

07.11.2013

SOUFFLES...

L'arbre généalogique des écrivains

Par : Amine ZAOU

L'écrivain n'a pas un seul père ! Il est le "bâtard" le plus heureux du monde. Fier de sa bâtardise ! Le bon écrivain est celui conçu hors le lit national ! Le bon écrivain, l'enfant légitime wald lahlal, est celui qui est le fruit d'un lit labouré par des milliers d'acteurs ! Le lit qui l'a enfanté est franchi par un nombre élevé de fréquentés, l'enfant appartient à l'arbre généalogique noble : l'arbre de la littérature. L'arbre universel ! Son sang n'est pur que lorsqu'il est mélangé, brouillé ! Il est purifié quand il est métissé ! Le politicien est l'enfant de la démagogie nationaliste. Le religieux est l'enfant de la quiétude divine ! Le prophète est l'enfant de la souffrance ! L'écrivain est l'enfant du vent, du voyage, du rêve et de l'espoir terrestre ! Aucun membre de la tribu des écrivains, les bons écrivains, ne peut renier la paternité de Proust, de Cervantès, de Homère, de Molière, de Imrou el Kaïs, d'El Mutanabbi, de Tchekhov, de Tolstoï, de Hemingway, de Steinbeck... Tous constituent sa filiation légitime ! Les façonniers de l'arbre généalogique génial ! Bien que l'écrivain soit enchanté d'appartenir à ces pères qu'il vénère, l'idée de les tuer tous le hante en permanence. Il n'y a pas de belle écriture, sans l'assassinat du père. Les écrivains qui appartiennent à une seule culture, à une seule lecture, à une seule langue, à un seul père sont menacés par l'oubli. Ils sont illégitimes ! Ils sont en voie d'extinction, à l'image des chauves-souris, du hamster, de l'ours brun, de la forêt Amazone, du vison d'Europe, de l'aigle de Bonelli, du patrimoine bouddhiste en Afghanistan, des tortues marines. Elles sont menacées, les langues africaines, chaque jour une poignée de langues meurent, dans le silence complice des uns et dans l'indifférence des autres. D'autres langues, menacées par la standardisation hégémonique attendent leur destin tragique. La langue amazighe agonise sous le poids du marchandage politicien ! Seuls les écrivains, par la poésie, par le conte, par le roman, ces fils des vents sont capables d'assurer la garde contre l'effondrement tragique de l'humanité. Parce que l'écrivain est descendant de l'arbre généalogique universel, fils de la matrice fertile, il symbolise l'œil de l'ange-vigile, l'œil qui ne dort jamais. En permanence, posé sur la culture locale menacée par la sauvagerie de la standardisation : les danses de nos grand-mères, l'art du henné sur les paumes d'une jolie fille, la musique de l'imzad qui s'enfonce dans le silence des sables silencieux, le cheval berbère qui a perdu ses fers, sa selle et sa belle crinière, la saveur de la galette el matloue chaouie ou msirdie avec un morceau de beurre de chèvre fondu par-dessus, le burnous maghrébin fierté d'Ibn Khaldoun et de mon père qui, de plus en plus, se folklorise et se dévalorise... La littérature, par son ouverture sur le monde, sur l'autre, est apte à adopter, à aimer et faire aimer ces belles choses, par les siens comme par les autres. Elle raccommode la cicatrice de la mémoire universelle. En petits dieux maudits, les écrivains, ces enfants du lit traversé par de multiples voix, multiples parfums, ressuscitent les disparus, réveillent les agonies et sauvent les menacés ! Ces écrivains, descendants de cet arbre généalogique magique, dont les racines ancrées dans la nuit des temps et dont les ailes envolées dans les airs des cultures, tourmentent les constantes stériles, ouvrent les portes des horizons pour aérer l'espace de l'imaginaire. Élargir la vision, l'âme et la vue. La littérature par sa force confinée dans sa fragilité magique, est capable de faire embarquer sur un tapis volant les identités et les imaginaires d'un temps vers un autre, d'une géographie vers une autre. Elle a la capacité de franchir toutes les frontières, même si, dans quelques pays, l'œil du censeur ne dort jamais. Les écrivains, enfants de la turbulence, les turbulents, dérangeurs et arrangeurs et rongeurs, chassent le vent et dégustent le vin du néant. Brisent la carapace du père et de la standardisation mortelle.

RENCONTRE AVEC KAMEL DAOUD ET SALIM BACHI

Camus : “De l’autre côté du miroir”

Par : Sara Kharfi

Une rencontre qui s’inscrit dans le cadre de l’animation culturelle du Salon international du livre d’Alger (Sila) a été organisée, mardi après-midi, avec Kamel Daoud et Salim Bachi, qui ressuscitent sous leur plume un auteur qu’on n’a jamais vraiment su comment lire.

Aujourd’hui, 7 novembre 2013, le monde de la littérature — pour éviter tout malentendu — fête le centenaire de la naissance d’Albert Camus. Ce centième anniversaire n’a pas forcément d’impact ici en Algérie, mais il est devenu intéressant, du moment que deux auteurs algériens se réapproprient Camus et le transforment en personnage de leur roman. En effet, les éditions Barzakh viennent d’éditer deux romans où Camus n’est pas étranger à l’inspiration des auteurs : Meursault, contre-enquête de Kamel Daoud et le Dernier été d’un jeune homme de Salim Bachi. Les deux auteurs ressuscitent sous leur plume un auteur qu’on n’a jamais vraiment su comment aimer ou comment lire. À juste titre, le modérateur Omar Zelig dira dans sa présentation que “Camus est un auteur dont je savais ce qu’il fallait en penser avant même de le lire”. Salim Bachi, qui livre le portrait d’un “Camus inquiet, exalté et paradoxal”, en racontant un voyage de l’écrivain en 1949 au Brésil, a expliqué que ce qui l’intéressait, c’était justement de “parler de Camus comme un Algérien, ou Camus comme étant un écrivain algérien”.

Et pour cela, il s’est intéressé à la période où il vivait en Algérie. “En 1954, ce n’est plus Camus de l’Algérie. Je parle du Camus qui vivait à temps plein en Algérie dans les années 1930. Le Camus d’Alger Republicain, c’est le Camus qui vit en Algérie, le Camus des Messalistes, c’est le Camus qui vit en Algérie. C’est ça qui m’intéressait ! C’était de voir ce Camus-là, quelle était sa pensée de l’Algérie de l’époque, quelle était sa pensée esthétique et quelle était sa définition même de la vie en Algérie et en Méditerranée. Donc, j’ai évacué le sujet la guerre d’Algérie, parce que ce n’était plus le sujet de mon livre, c’était un autre Camus”, soutiendra-t-il.

En outre, Salim Bachi, qui s’est fort bien documenté avant l’écriture de ce roman, a indiqué que le Dernier été d’un jeune homme est sorti chez Flammarion et non chez Gallimard (bien que ce soit son éditeur), et ce, parce que la fille d’Albert Camus, “Catherine Camus s’y est opposée” parce qu’elle n’a pas aimé le fait qu’il soit un personnage. Pour sa part, Kamel Daoud — qui dans Meursault, contre-enquête confond délibérément Meursault et Camus, et dans lequel il met en scène un homme, le frère de l’Arabe tué par Meursault dans l’Étranger, qui entend raconter l’envers du décor et sa propre version des faits — a tenu à préciser qu’il n’était pas “Camusien”. “Camus n’est pas quelqu’un qui m’intéresse de manière profonde. J’avais un rapport sain à l’œuvre de Camus. Plus tard, on a intoxiqué ce rapport”, expliquera-t-il. Kamel Daoud signalera, également, que l’idée de ce roman est née d’une chronique parue dans Le Quotidien d’Oran et reprise par la suite par Le Monde. Et c’était, à la fois, “par amusement et par agacement” : “Par amusement, parce que j’adore reprendre les histoires des autres, et je me suis dit personne n’y a pensé auparavant et c’est d’autant plus injuste ; par agacement, parce que j’en avais marre de ce rapport intoxiqué, bilatéral avec Camus.” Et de rappeler : “Je m’amuse. L’écriture est ludique pour moi. J’ai envie de revenir au livre avant la nationalité.”

HOMMAGE A JACQUES VERGÈS AU SILA

Un victorieux avocat, frère de la cause algérienne

Par : APS

Le courage, le soutien de l'avocat anticolonialiste Jacques Vergès à la cause algérienne et son apport à la révolution algérienne contre l'occupation française ont été évoqués, mardi à Alger, par des moudjahidine et des avocats, lors d'une rencontre-hommage organisée dans le cadre du 18e Salon international du livre d'Alger (Sila).

La moudjahida Zohra Drif-Bitat, la nièce du défunt avocat, Françoise Vergès, ainsi que d'autres avocats ont salué le rôle joué par Jacques Vergès dans la défense des peuples qui luttèrent pour la liberté, dont le peuple algérien, en mettant en relief, à cette occasion, sa stratégie de rupture avec la justice de la France coloniale, développée avec le collectif des avocats du Front de libération nationale (FLN) pendant la guerre de libération nationale.

La moudjahida Drif-Bitat, symbole de la "Bataille d'Alger" aux côtés de Yacef Saâdi, Ali La Pointe, Hassiba Ben Bouali et d'autres figures emblématiques de la guerre de Libération nationale, est revenue longuement sur les circonstances qui marquaient la période où a lieu la première rencontre avec Me Vergès et la confiance qu'inspirait cet avocat anticolonialiste qui "était prêt à dénoncer publiquement, en France et ailleurs, la pratique de la torture en Algérie". Elle a affirmé que Me Vergès, à travers le procès de Djamilia Bouhired, Djamilia Bouazza, Abdelghani Mersali et Abderahman Taleb, a "proclamé la légitimité du combat libérateur de tous les combattants algériens" et a "réussi à mettre à nu la parodie de la justice de la France coloniale et sa partialité", prouvant ainsi que cette justice était "incompétente et inapte à les juger", a-t-elle dit avec émotion.

Selon Mme Drif-Bitat, la stratégie de rupture avec la justice française de l'époque, conçue, élaborée et mise en œuvre par Me Vergès lors de ce procès de 1957, a "suscité des débats sur les juridictions françaises et leur nature inique", saluant, par la même occasion, le courage et la conviction des justiciables algériens d'avoir accepté cette stratégie, première du genre en Algérie colonisée, quelles que soient les conséquences.

Elle a également décrit avec beaucoup de détails et précisions les conditions et le climat dans lesquels s'est déroulé le procès, son caractère "inédit" ainsi que sa "diabolisation" par la presse française, rappelant à chaque fois que ce procès a "permis d'alerter l'opinion publique internationale sur les méthodes utilisées par l'armée française et la justice employée à l'égard des combattants algériens depuis le début de la colonisation". "Jacques Vergès est l'âme de la libération nationale. C'était un avocat extraordinaire doté d'une grande sensibilité. Quelle chance d'avoir compté dans notre rang ce brillant homme qui a sauvé des dizaines de condamnés à mort et porté la cause algérienne dans son cœur, car convaincu du droit du peuple algérien de vivre libre dans son propre pays, l'Algérie", a-t-elle dit sans pouvoir retenir ses larmes. Pour sa part, le membre du premier collectif d'avocats du FLN, Me Ghouti Ben Malha, qui a connu Me Vergès lors du conseil de l'Union internationale des étudiants à Bucarest (Roumanie) en 1950, a indiqué que ce "redoutable" et "courageux" avocat a "adopté la position algérienne pour ne plus reconnaître les compétences de la justice française de l'époque et rompre avec les tribunaux coloniaux". Né au Cambodge, Jacques Vergès est décédé le 15 août 2013 à l'âge de 88 ans.

COLLOQUE INTERNATIONAL AUJOURD'HUI ET DEMAIN, AU HILTON, EN MARGE DU 18E SILA

“L’Afrique dans les littératures et les arts”

Par : Hana Menasria

Pour la deuxième année consécutive, un colloque international se tiendra, aujourd’hui et demain, à l’hôtel Hilton, en marge du dix-huitième Salon international du livre d’Alger (Sila). Sous le thème “L’Afrique dans les littératures et les arts”, le rendez-vous de cette édition, organisé par le Centre national d’études et de recherches préhistoriques, anthropologiques et historiques (CNRPAH), s’efforcera de “montrer que les expressions culturelles du continent sont un excellent moyen de découvrir et de définir les mouvements internes du continent, ses contradictions, ses tendances et ses facteurs d’avancées”. Selon l’argumentaire du colloque, l’intérêt pour l’Afrique se justifie de plusieurs manières : “Il correspond à l’ambition du Sila de se positionner particulièrement à l’échelle du monde arabe, de l’Afrique et de la Méditerranée autant que rassemblement éditorial, culturel et scientifique de référence.” Il correspond aussi à l’objectif de “mettre en avant l’extraordinaire dynamique du continent dont les changements ne sont pas suffisamment perçus dans le monde, mais aussi en son sein, et qu’une vision médiatique réduit souvent à des événements déplorables présentés sans recul ni hauteur de vue”. Concernant la programmation du colloque, les organisateurs de cette manifestation, qui verra la tenue d’une vingtaine de conférences animées par des chercheurs, professeurs et universitaires de France, d’Inde, des USA, d’Allemagne, de Tunisie et du Maroc, ont structuré “L’Afrique dans la littérature et les arts” en cinq séquences réparties sur deux jours. La première est consacrée à un “état des lieux de l’Afrique envisagée du point de vue des langues et des cultures et de leur rapport à la mondialisation ou à leur représentation dans la ‘langue de l’autre’”. Deux autres séquences seront ponctuées autour de l’“Afrique dans l’antiquité”. Cette partie s’intéressera à l’identité africaine des écrivains de l’Afrique romaine, à la diaspora africaine en Inde de l’antiquité à nos jours et au théâtre de Kateb Yacine. Les deux dernières séances (8 novembre) seront dédiées à l’Afrique dans la littérature post-coloniale, une autre à l’Afrique dans les arts et l’Afrique dans les Amériques. Le colloque sera inauguré par le Pr V. Y. Mudimbe (université de Duke, USA) sur le thème “Au nom de la décennie. Un témoignage concernant une pratique subjective dans la configuration contemporaine”.

PARUTIONS/NOUVEAUTÉS...

Par : Rubrique Culturelle

“Cœur de métal” de Micha

Paru aux éditions Dalimen, Cœur de métal – La fin de toute peur est le témoignage d’une étudiante algérienne qui évolue pendant la “décennie noire”. L’auteure se bat pour exister pleinement et refuse toute concession quant à sa liberté d’être et d’entreprendre. Elle traverse des étapes, des épreuves, des remises en question extrêmes et bouleversantes pour sa vie et la vie de sa famille. Son véhicule, son énergie, le phare qui lui permettra de ne jamais dévier de sa trajectoire est le métal, une musique et une culture d’où elle puise sa rage et où elle se ressource pour mener ses combats sans faillir. L’auteure, qui utilise un pseudonyme, livre une description de la société algérienne des années 1990, mais aussi sa perception de la société française qu’elle découvre à partir des années 2000.

“Le Dernier été d’un jeune homme” de Salim Bachi

Paru aux éditions Barzakh, le Dernier été d’un jeune homme de Salim Bachi est un roman assez particulier, dans lequel l’auteur livre le portrait d’un Camus inquiet, exalté et paradoxal. “En 1949, Albert Camus embarque pour le Brésil”. La tuberculose, les violentes fièvres qui l’assaillent, l’ennui des longues journées en mer rendent ce voyage difficile, sombre. Chaque jour, dans sa cabine exigüe, il travaille au manuscrit des Justes quand une mystérieuse femme, Moira, fait son apparition. Avec elle, Camus se souvient de sa jeunesse à Alger, peut-on lire sur la quatrième de couverture. Prix : 700 DA.

“Kaléidoscope” de Zoubeida Mameria

Paru aux éditions El-Kalima, Kaléidoscope de Zoubeïda Mameria est un recueil de nouvelles, à travers lequel l’auteure convie le lecteur à une “balade littéraire” à travers une série de récits traitant de thèmes aussi différents les uns que les autres. Cependant, ce qui est remarquable et louable, est que l’auteure s’est attachée à faire de l’histoire le lien, le fil conducteur de l’ensemble de ses récits. L’écriture de Zoubeïda Mameria est traversée par des réflexions psychologiques et philosophiques qui invitent le lecteur à la réflexion pour mieux comprendre et interpréter les événements.

Mohamed Arkoun et “La construction humaine de l’islam”

Paru aux éditions Hibr, dans la collection Itinéraires du savoir, la Construction humaine de l’islam est un livre d’entretiens de Mohamed Arkoun, penseur érudit et engagé, islamologue, menés peu de temps avant sa mort avec Rachid Benzine et Jean-Louis Schlegel. De ces entretiens, se dégage un itinéraire humain et intellectuel d’exception, celui qui l’a conduit d’un petit village de Kabyle à la chaîne d’Histoire de la pensée islamique à Sorbonne, où il enseigna pendant plus de vingt ans. Ces échanges permettent de prendre la mesure de la lutte que ce grand savant a menée contre ce qu’il nommait “l’ignorance institutionnalisée”, à cause de l’antagonisme entre islam et Occident.

“Caledoun” de Rachid Sellal

Paru aux éditions Casbah, Caledoun. Terre de baigne des déportés algériens de Nouvelle-Calédonie de Rachid Sellal, est un livre qui retrace l’histoire des déportés algériens en Nouvelle-Calédonie, et propose un éclairage, le plus objectif possible, sur les événements dans lesquels ils ont été impliqués durant leur exil forcé. Pour cela, l’auteur s’est livré à de patientes recherches et s’est rendu plusieurs fois en Nouvelle-Calédonie. Les écrits laissés par d’anciens détenus “communards” dont ils ont été les compagnons d’infortune – ils ont cohabité dans les mêmes lieux de détention et d’exil et voyagé dans les mêmes bateaux — sont les seuls témoignages sur ces destins tragiques.

“100 ans du théâtre algérien” de Mohammed Kali

Paru aux éditions Socrate News, 100 ans de théâtre algérien – Du théâtre folklorique aux nouvelles écritures dramatiques et scéniques permet à son auteur, Mohammed Kali de revisiter l’historiographie du théâtre algérien en infirmant certaines certitudes données jusque-là pour définitives. Ce faisant, il suggère de nouvelles pistes de recherche au regard du contexte historique ayant présidé à la genèse de ce théâtre.

Dans cette perspective, il se penche sur les périodes où il a seulement existé en Algérie et celles où il est devenu algérien puisqu'il n'est pas avéré qu'il a été pratiqué depuis son apparition en terre algérienne par les ancêtres des Algériens d'aujourd'hui. Prix : 700 DA.

“Le lever du soleil” de Kouza Houria Khawla

Paru aux éditions Z-Link, spécialisé dans le manga et la bande dessinée, Le Lever du soleil, de Kouza Houria Khawla, qui appartient au genre Dz-Manga noir, est un manga qui raconte le drame de la jeune Imène. À 19 ans, cette jeune rêveuse et idéaliste voit sa vie chamboulée par un accident. Ses tourments ne s'arrêtent pas là car les fantômes de son passé la poursuivront. Pourra-elle se sortir de ce tourbillon malsain ? C'est à la lecture de cet ouvrage qu'on le découvrira. Prix : 300 DA.

“Terres interdites” de Mohamed Bouslah

Paru aux éditions Sedia, Terres interdites, de Mohamed Bouslah, est la première bande dessinée de cet éditeur. C'est aussi une adaptation de la nouvelle du grand écrivain Mohammed Dib, parue dans son ouvrage Au Café. Mohamed Bouslah, célèbre auteur de bandes dessinées, connu dans le domaine depuis les années 1960, a essayé de reproduire par “la narration par l'image” l'atmosphère et les conditions difficiles vécues par les paysans de l'époque coloniale qui font l'apprentissage de la campagne électorale et les tensions qu'elle peut engendrer pendant que l'un d'eux devient père. Prix : 1 200 DA.

“Mauvais sang” de Rachid Mokhtari

Paru aux éditions Chihab, Mauvais sang, de Rachid Mokhtari, introduit le lecteur dans l'univers de la presse. “Tandis que, dans son bureau, aux heures bacchiques du bouclage de son journal, il est assailli par des nouvelles de massacres, un journaliste tente de se réfugier dans son passé, dans ses enfances, fils du Ravin de la Femme sauvage et de veuve de chahid, dans son adolescence, pastichant au Bois-de-Boulogne un roman policier à la James Bond, l'agent secret 007, dont il a gardé le manuscrit. Mais c'est une autre guerre qui vient mêler ses horreurs, ses armes, ses cris et ses promesses à celle des manchettes de son journal de sang. S'amorcent alors, dans un spectacle macabre, des itinéraires brouillés...”, peut-on lire sur la quatrième de couverture.

“Comme une carpe” de Randa El-Kolli

Paru aux éditions Apic, dans la toute nouvelle collection Massrah, Comme une carpe, de Randa El-Kolli, est une trilogie théâtrale qui relate l'histoire mouvementée de femmes algériennes. D'où vient le cygne ? est l'histoire de trois femmes victimes de conventions sociales ou de drame politique, qui tentent de réinventer leur amère réalité. En attendant que le chat miaule ! est l'entrecroisement de chemins de femmes et d'hommes dans un lieu singulier. Un lien semble les unir mais certaines circonstances les séparent. Le Cri de la girafe, inspirée de la Perspective Nevsky de Gogol, dépeint le mouvement, l'agitation, l'équilibre déséquilibré d'une rue algérienne très fréquentée, où le calme absolu et le trouble inconditionnel s'entremêlent. Prix : 400 DA.

“Le Livre de Saladin” de Tariq Ali

“Depuis que le sultan du Caire et de Damas, Salah al-Din, a pris la décision de déloger les croisés de Jérusalem, l'érudit juif Ibn Yakoub rédige la geste de la reconquête. Dans le secret des palais, sous les tentes des campements ou dans la poussière des routes, il rend compte de l'intelligence stratégique, du courage et de la générosité de celui qui, en 1187, entrera dans la Ville sainte”, résume-t-on sur la quatrième de couverture de Le Livre de Saladin”, de Tariq Ali, paru aux éditions Apic. Secrets licencieux, rivalités politiques, petites histoires mêlées à la grande histoire donnent chair à ces personnages dont le point de vue bouscule notre vision occidentale des événements qui ont marqué le Moyen-Âge : et c'est bien le propos de Tariq Ali que de confronter, dans son Quintet de l'islam, la tradition arabe à la tradition chrétienne. Après Un sultan à Palerme (Sabine Wespieser éditeur, 2006 ; éditions Apic, 2012), évocation de la Sicile cosmopolite du XIIe siècle, Le Livre de Saladin éclaire des enjeux qui restent très contemporains.

“Nawress Bacha” de Hadjer Kouidri

Paru aux éditions Anep, Nawress Bacha, de Hadjer Kouidri, s’intéresse à une période assez oubliée par la littérature : la période ottomane. Hadjer Kouidri, qui a remporté le prix Tayeb-Salah en 2011, arbore une écriture sensuelle et raffinée et donne la voix à plusieurs personnages. Prix : 370 DA.

“Les Autres” de Mohamed Walid Grine

Paru aux éditions Alpha, Les Autres, de Mohamed Walid Grine, est un recueil de nouvelles qui marque le premier pas public du jeune auteur dans le monde de l’écriture. Il s’agit d’une série de textes qui ont partie liée à la quotidienneté, saisissant, dans l’instant, des impressions, des visions et des témoignages dans une introspection poignante, où se révèle, sans complaisance, une société avec ses tares, sa faune et son humanité profonde. Prix : 400 DA.